

La musique, art de la communication

Samedi 16, dimanche 17 mai 1992

Journal de Genève
et Gazette de Lausanne

Plus le temps passe et plus Alain Guyonnet trouve que le jazz est une musique mystique. Il le ressent comme une communication avec... Dieu.

Pas facile de s'imposer quand on refuse de jouer la carte du parisianisme, de tous les centralismes culturels. Le compositeur, arrangeur, pianiste et chef d'orchestre Alain Guyonnet se refuse au déracinement. Figure majeure du jazz et improvisateur de haut vol, le saxophoniste Lee Konitz a traversé l'Atlantique pour enregistrer les compositions du Genevois: l'événement appelle quelques explications...

M.B.: - Comment s'est établi le contact avec Lee Konitz?

Alain Guyonnet: - Je lui ai envoyé mon troisième disque (*Sacré Nom de jazz*), sans projet particulier, et lui m'a répondu par une petite lettre très gentille, me disant que s'il avait l'occasion de faire une tournée en Suisse avec l'orchestre, il en serait heureux. Puis il m'a demandé d'autres bandes, et l'idée de jouer mes compositions s'est concrétisée tout naturellement.

- On a l'impression, à l'écoute du disque, que vous cherchez à préserver une certaine spontanéité.

- Le disque s'est fait sur quatre jours: on répétait, et on enregistrerait. Lee m'avait dit: «Ma meilleure prise est toujours la première». Et c'est compréhensible: quand on arrive à un tel niveau de maîtrise, on peut se permettre d'élaborer un système risqué d'improvisation. Lee aime se mettre sur la corde raide: il en sort des choses inattendues, et forcément la fraîcheur diminue au fil des prises.

- Quelque chose vous a-t-il surpris dans sa façon de travailler?

- Le rôle fondamental qu'il accorde au chant. Lors du stage qu'il a donné à l'AMR, je l'ai vu incendier les gens parce qu'ils étaient incapables de chanter ce qu'ils jouaient. Cette idée est très

éloignée des conceptions qui règnent aujourd'hui dans les écoles comme Berklee: pour ces nouveaux improvisateurs, le thème, au lieu d'être un support pour divers développements, est souvent quelque chose que l'on expédie à toute vitesse pour réciter des gammes.

- Cette importance accordée au thème, et peut-être au chant est caractéristique du courant «West Coast», auquel on vous associe souvent...

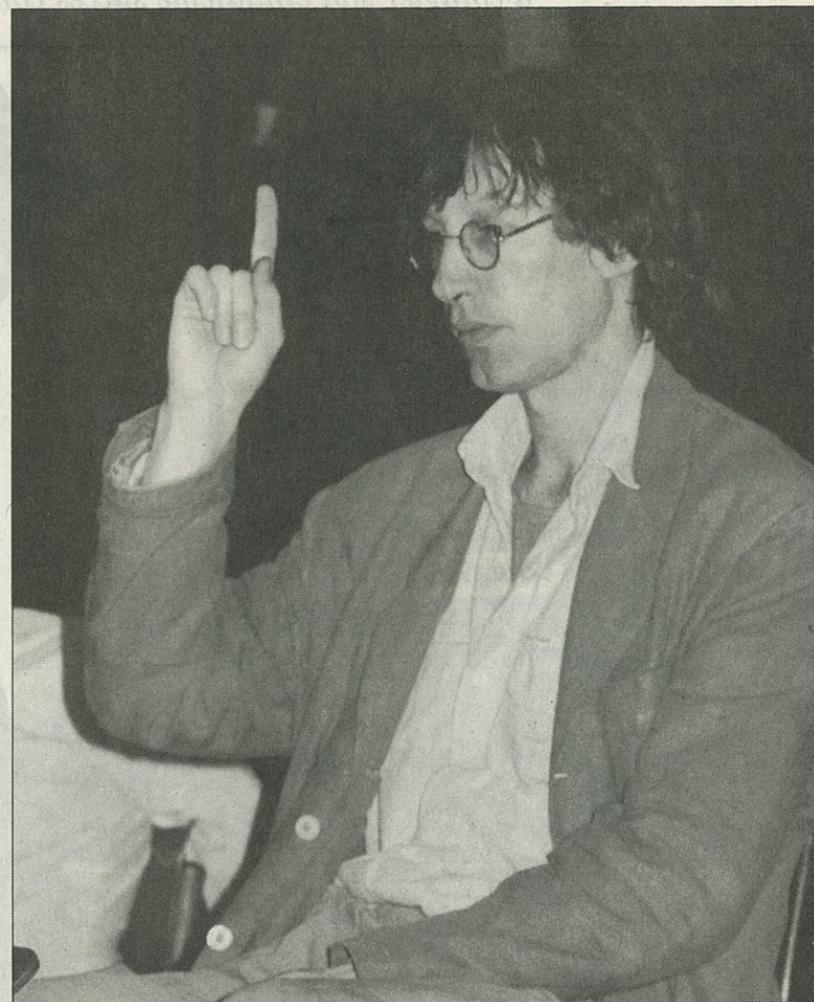
- C'est une étiquette. Je suis ouvert à toute sorte d'autres choses. Ce que j'aime dans la *West Coast* c'est l'honnêteté d'interprétation dans le phrasé. Ce qui à mon avis manque au jazz, dans l'exécution, c'est la perfection de la musique classique. Certains pensent, dans la mouvance de mai 68, que le jazz doit être gueulé, craché, qu'il ne doit y avoir que des tripes. C'est complètement aberrant. Quand on écoute *Le Sacre du printemps*, ou Bach, on s'aperçoit qu'il y a là des tripes à revendre.

- Vous ne vous arrêtez pas à la forme...

- Absolument pas. Pour moi, la musique, c'est l'art de la communication. Notre monde meurt d'une absence de communication. Il est clair que certaines personnes communiquent à l'aide d'un langage châtié, d'autres de façon plus crue. Mais ce qui compte, ce n'est pas le langage qu'on utilise, c'est ce qu'on dit, et la façon dont on fait passer les informations pour que le monde s'améliore. Il faut accepter, en définitive, que les gens communiquent de manière différente.

- C'est important, pour vous, cette dimension relationnelle du jazz?

- Plus le temps passe, et plus je trouve que le jazz est une musique mysti-



Alain Guyonnet: «Certains pensent que le jazz doit être gueulé, craché. C'est complètement aberrant». (Francis Parel)

Un pas vers la consécration internationale

Ne pas confondre: si Lee Konitz est le contraire du musicien prisonnier d'une formule, s'il aime à provoquer les rencontres les moins confortables, il se montre corollairement sévère sur le choix de ses partenaires. Aucun goût de la provocation gratuite chez lui, pas plus que du tourisme musical conçu comme manière d'occuper le terrain. Simple et au mépris de tout opportunisme mercantile, la fidélité à une voix intérieure. S'il aime, il cherche l'association. La plume de compositeur et d'arrangeur du Genevois Alain Guyonnet l'a séduit: il en résulte tout naturellement un «Lee Konitz plays Alain Guyonnet Tentet & Big Band». Ce genre de miracle ou de conte de fées est donc encore possible: que les dieux du jazz en soient remerciés.

on l'a compris, n'a rien d'une «jam session». Y participent quelques-uns des meilleurs musiciens du cru, Matthieu Michel, Christian Gavillet, George Robert, Eric Brooke, Yves Massy, Roby Seidel, appuyés par deux hôtes de marque en provenance d'Italie, le trompettiste Emilio Soana et le pianiste Dado Moroni. Tout ce beau monde se plie de bonne grâce aux conceptions de Guyonnet, qui signe un album d'une impressionnante maturité.

Les plages en tentette, les plus nombreuses, méritent une attention spéciale. La formule (une trompette, cinq saxophones, une section rythmique) prête le flanc à toutes sortes de facilités. Laisser les saxophones seuls maîtres à bord, ou presque, c'est courir le risque d'instaurer un climat de somnolence vaporeuse. L'écriture de Guyon-

vement soutenu qui ne laisse aucune chance à la complaisance ornementale. Il y a suggestion, et donc aménagement d'un espace de rêve (indispensable pour Konitz), mais cette suggestion n'opère pas «ex nihilo»: elle est soumise à tout un réseau de lignes de force qui encadrent pour la stimuler l'imagination du soliste. Main de fer dans un gant de velours: c'est en ces termes que l'on évoquait autrefois Duke Ellington. Sans filiation stylistique contraignante, Alain Guyonnet paie son tribut au maître incontesté du langage orchestral. Un pas vers la consécration internationale? Pour notre part, le pas est désormais franchi.

M. B.

Swiss Kiss - Lee Konitz plays Alain

que. Surtout en raison du rythme, que je ressens comme une communication avec Dieu. C'est une histoire d'amour, et c'est pourquoi je sors les griffes quand on essaie de l'immobiliser par des querelles d'école, du genre «on n'a plus le droit de jouer de cette façon». On a tous les droits, en jazz, du moment qu'on communique. L'acte de donner est très difficile sous nos latitudes: quand on joue, au lieu de penser à donner aux gens qui sont dans la salle, on pense à l'image qu'ils vont avoir de nous. Cette attitude hypothèque la musique: les gens se réfugient dans les gammes, dans des choses froides, parce qu'ils peuvent se jouer leur psychodrame intime sous les projecteurs. Mais ils ne donnent rien du tout.

- Au chapitre des projets?

- De la musique religieuse. C'est apparu à l'époque de la guerre du Golfe. Quand la nausée est venue de cette espèce de voyeurisme en direct, j'ai fermé le poste et me suis demandé ce que je pouvais faire. J'ai finalement pensé à la prière. Quand on regarde des gens qui prient, on a l'impression d'une énergie qui s'additionne. J'ai pris le *Notre Père*, le *Je crois en Dieu* et le *Gloria* et je les ai mis en musique pour douze musiciens - les douze apôtres - et une chanteuse. Le projet est en suspens: tout est prêt, on n'attend plus que les sous pour démarrer...

Interview: Michel Barbey

Albums capitaux

Parmi les disques capitaux - et capiteux! - de l'an dernier, il faut revenir sur le *Swiss Kiss* d'Alain Guyonnet. D'abord parce que l'œuvre tient beaucoup à cœur à son auteur, et pour cause, puisque le Genevois a travaillé ici, tout au long des quatorze plages, avec une de ses idoles: Lee Konitz. Rien que cela devrait suffire à convaincre de l'achat du CD! Mais il y a plus. A part deux titres - un signé Konitz, l'autre Mancini - tout est de la plume de Guyonnet. Et le saxo alto américain est venu souffler sur ces partitions par envie. Cela s'entend aisément. Que ce soit en tentet ou en big band, la musique coule, généreuse, sur un velours de facture riche. Indispensable!